Document généré le 25 avr. 2024 07:18

Vie des Arts

Vie des arts

Passion et placement
La Collection de Maurice Forget

Monique Brunet-Weinmann

Volume 32, numéro 129, décembre–hiver 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/62638ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brunet-Weinmann, M. (1987). Passion et placement : la Collection de Maurice Forget. *Vie des Arts*, *32*(129), 50–53.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Monique Brunet-Weinmann

Passion et placement

La Collection de Maurice Forget

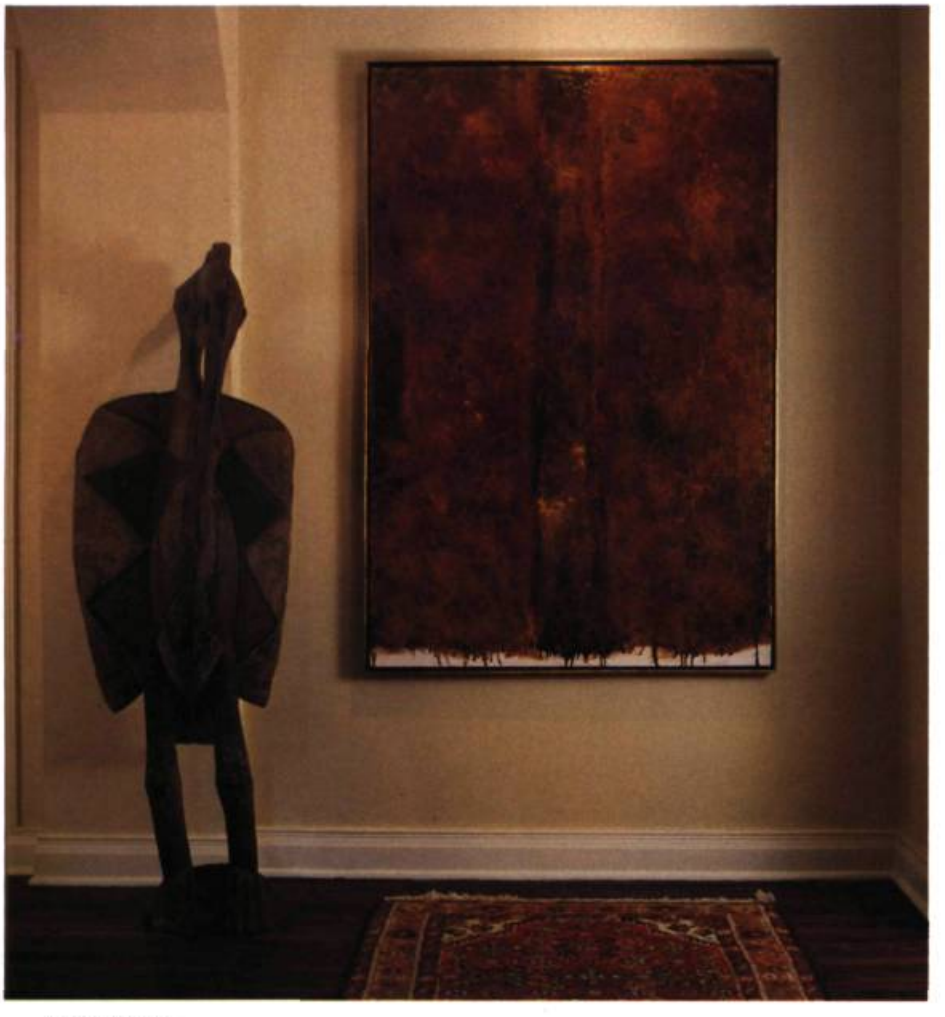
Les collectionneurs ne sont pas si rares. On les voit, massés à l'Hôtel des Encans. Ils allient à leur passion pour l'art, une prospérité économique qui leur permet de donner suite à leurs idées. Notre collaboratrice a rencontré récemment Maurice Forget, collectionneur montréalais d'art contemporain.

Susan Scott
Serving Salad, 1980.
Pastel et aérographe sur papier;
4 panneaux de 51 x 203 cm.
(Phot. Richard-Max Tremblay)

Des faits récents ramènent l'attention sur le *collectionneur*, qui avait quelque peu disparu derrière l'écran géant de la *collection* d'entreprise, publique (comme la Banque d'Œuvres d'Art du Canada), ou privée (comme Lavalin). On a pu voir que des individus, tels Dominique de Menil[1] ou les frères Morozov[2], que des connaisseurs passionnés pouvaient être *voyants*. Et que la passion pouvait être payante, dans ses placements à long terme. Les années 80 sont marquées par l'émergence de nouvelles fortunes (nées au Japon ou aux pays de l'or noir, ou de la diminution reaganienne de l'impôt sur les riches) qui provoquent, favorisée par la déréglementation des marchés, une ruée vers l'art dont témoigne le chiffre record des ventes annoncé par Christie: 900 millions de dollars US, 57 pour cent de plus que pour l'année 1985-1986. Bien avisés ceux qui n'ont pas attendu la mode, pensais-je, en allant voir la collection de Maurice Forget, sachant qu'elle ne comportait ni Van Gogh, ni Miró, ni même Riopelle (valeurs sûres qui ne requièrent aucun flair particulier), mais principalement «des artistes québécois des années soixante»[3]. Après avoir vu à l'œuvre les collectionneurs internationaux – les pros, pour ainsi dire – à la Foire de Bâle, là résidait pour moi l'intérêt, la question: Qui, maintenant collectionne quoi, en 1987, au Québec?

Un exemple

L'exemple de M. Forget, parmi beaucoup d'autres, confirme les conclusions de Pierre Bourdieu selon lesquelles l'amour de l'art ne vient guère qu'à ceux qui déjà l'éprouvent, prédisposés par un environnement culturel, donc aussi social. Enfant, il a vu «de vrais tableaux à l'huile» sur les murs, ce qui n'était sûrement pas la norme dans le Québec des années cinquante, des signatures historiques: James W. Morrice, Maurice Cullen et Caillebotte, l'impressionniste français, connu par son fameux legs au Louvre, et qu'on découvre aujourd'hui comme



Jean McEwen
Colonne sans fin, 1962.
Huile sur toile; 152,4 x 101,6 cm. et
Statue africaine Senufo, Côte d'Ivoire; 160 cm.
(Phot. Richard-Max Tremblay)

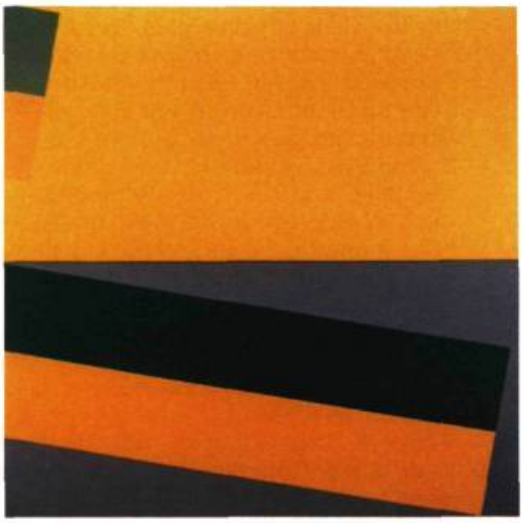
peintre, pour les besoins du marché. «Par un hasard de l'après-guerre, je suis né à Paris où mes parents ont résidé de 1944 à 1951, y achetant meubles et tableaux, donc ce Caillebotte dont la cote n'était pas alors bien haute. De retour à Montréal, j'ai fait mes études au Collège de Saint-Laurent et fréquenté le studio d'art dirigé par le père Gérard Lavallée qui a depuis fondé, dans la chapelle, le Musée d'Art de Saint-Laurent. A cette époque-là, dans une salle plus modeste, il avait installé la galerie Nova et Vetera où il exposait, au milieu de meubles et d'objets québécois anciens, l'art le plus avant-gardiste de ces années 1960-1966, à savoir: Molinari, Rita Letendre, Gaucher, Ferron, Lise Gervais et d'autres. J'étais un condisciple de Louis Comtois, dont je possède aujourd'hui plusieurs œuvres» (la série complète des dix collages de 1970, et une toile de 1972 en deux panneaux *Yellow with grey and green*)[3].

Une orientation

Ainsi, dix ans plus tard «devenu un avocat assez prospère pour que [ses] revenus excèdent [ses] dépenses, quand [il] passe de la simple décoration des murs au désir de collectionner», il choisit naturellement de s'entourer des œuvres qui ont marqué la fin de son adolescence: l'art québécois des années soixante. C'est une raison majeure de l'intérêt accru pour cette période (aussi en France et aux USA), qu'on oublie trop souvent: les gens qui ont aujourd'hui la quarantaine et qui achètent ont été fascinés par l'art abstrait de ces années-là, initial et initiateur. Aux noms déjà cités qui sont entrés dans sa collection, il convient d'ajouter, entre autre, ceux de Fernand Leduc, Jean McEwen, Claude Tousignant et, bien sûr, des œuvres sur papier de Dumouchel, Bellefleur, Giguère. On le voit: un choix classique pour la période, augmenté de gravures de l'Abstraction lyrique (Manessier et Hartung), de Zadkine et de Mark Tobey, de Jack Bush.

Le tiers des œuvres environ déborde d'une manière ou d'une autre le cadre établi par les tendances dominantes de la collection. En remontant dans le temps (vers l'enfance et l'enfance de l'art), on y trouve de beaux dessins au fusain ou à l'aquarelle de William Brymner, Suzor-Coté, Edwin Holgate, Fritz Brandtner, et un ensemble très intéressant de Jack Humphrey où l'on voit bien comment une même structuration picturale permet de passer du paysage traditionnellement représenté au paysagisme abstrait. Plus près de nous et d'achat plus récent, deux nou-

du *milieu*, du circuit fermé du système de l'art, d'imprévisibles renversements de tendance, etc., exactement comme à la Bourse. «Un collectionneur devrait quotidiennement suivre le cours de l'art et choisir, parmi les meilleurs artistes, les meilleurs œuvres» (Lucio Amelio, galeriste de Naples, à la Foire de Bâle). L'information et la connaissance sont donc des conditions nécessaires. Il y avait une vingtaine de magazines économiques dans la salle d'attente de Martineau et Walker, bureau d'avocats qui occupe quatre étages du building de la Bourse, square Victoria. Devinant le parallèle que j'établissais mentalement, M. Forget a anticipé ma question: «J'aime beaucoup l'aspect documentation, la lecture sur l'art.



Louis Comtois
Yellow with grey and green, 1972.
Acrylique sur toile; 182,9 x 182,9 cm.
(Phot. Richard-Max Tremblay)

Albert Dumouchel
Sans titre, 1956.
Encres de couleur sur papier; 30 x 37,5 cm.
(Phot. Richard-Max Tremblay)

Jacques Hurtubise
Tantanafra, 1976.
Acrylique sur toile; 203,2 x 162,6 cm.
(Phot. Richard-Max Tremblay)

Guido Molinari
Mutation rythmique bi-jaune, 1965.
Acrylique sur toile; 152,4 x 101,6 cm.
(Phot. Richard-Max Tremblay)

veaux classiques: Hurtubise et Betty Goodwin, présents par des œuvres de qualité: *Tantanafra*, grande toile de 1976 du premier, et de la seconde, *Black Arms*, techniques mixtes sur vélin, de 1985. Également, Louise Robert, Irène Whittome, Pierre Granche, Susan Scott.

Le nombre des pièces acquises s'élève déjà à plus de cent quarante. C'est dire que la collection, d'occupation divertissante, est vite devenue, par effet d'entraînement, une préoccupation accaparente, un investissement en temps et en argent. Vue sous l'angle du placement financier, la collection est un jeu sérieux dont les règles à respecter scrupuleusement relèvent des lois du marché, des cotes et des valeurs, des fluctuations internationales, des codes

Toutes proportions gardées, je consulte autant de revues d'art que de revues sur l'économie. Je possède par exemple la collection complète de *Vie des Arts*!» Il siège au conseil d'administration de nombreux organismes artistiques: Artexte, le Centre International d'Art Contemporain de Montréal, travaille pour certaines galeries, pour l'Association des Galeries d'Art Contemporain de Montréal, fait partie de jury. Il est donc impliqué dans le fonctionnement du système. De plus, il a visité la Foire Internationale d'Art Contemporain de Paris et la Foire de Chicago, l'an dernier.

La passion

Conditions nécessaires mais pas suffisantes. «La collection d'œuvres d'art

a certainement causé plus souvent la ruine qu'elle n'a apporté la fortune – comme toute passion. Le collectionneur ne devrait dépenser que l'argent dont il peut vraiment se passer» (Paul Maenz, à la Foire de Bâle). Je ne sais si M. Forget suit ce calcul: «Il est rare, dit-il, que je dépense plus de $10,000 pour une œuvre. Le Molinari est une exception. Ce qui m'amuse, c'est le côté aventurier et fouineur, acheter à prix d'aubaine, fréquenter des salles d'encan où les professionnels de l'art ne vont pas. Ce n'est plus amusant d'acheter aujourd'hui une lithographie de Chagall à 35,000 $ US. J'en avais acheté une, en 1971, payée $800, et je trouvais cela cher à l'époque! Ce fut la première pièce de ma collection.»

Herman Blaser
La Parade.
Encres de couleur sur papier; 24,1 x 29,2 cm.
(Phot. Richard-Max Tremblay)

La dernière est précisément *Mutation rythmique bi-jaune* de 1965, un bon Molinari 60 pouces sur 40, tout en vibrations chaudes de rayures verticales – comme le McEwen, *Colonne sans fin*, de 1962, est un *bon* McEwen – payé $20,000 à quelqu'un qui avait besoin de liquidité. Le pari sera gagné si ce prix est multiplié prochainement par dix, comme ce fut le cas récemment pour Jannis Kounellis – dans une toute autre tendance. Et l'on rêve de posséder Beuys, Cy Twombly, André Masson, Fautrier, Riopelle,... C'est-à-dire des noms qui sont devenus des valeurs internationales. A qui la chance, *hic et nunc?* «To be or not to be» international, là est la question.

Pour moi, la réponse est ailleurs: « L'*amateur* d'art doit prendre plaisir aux œuvres d'art; elles devraient lui apporter quelque chose de plus dans la vie, un monde des rêves, ou simplement être un stimulant. Ce sont là, pour commencer, les vrais intérêts que rapportent les œuvres d'art et ils s'avèrent souvent être les placements de rêve les plus étonnants» (Ernst Beyeler). Et pour le plaisir, remarquez bien qu'ici la galeriste bâlois ne dit pas «le collectionneur», mais «l'amateur». Dis-moi comment tu jouis, je te dirai quoi collectionner... ■

1. Le musée de la Collection Menil s'est ouvert, à Houston, en juin 1987.
2. Se rappeler les Tableaux de Maîtres français impressionnistes et post-impressionnistes de l'Union soviétique, au Musée du Québec, en 1986.
3. Toutes les citations, sans autre référence, proviennent d'une interview du 17 juillet dernier avec Maurice Forget.